



LITTÉRATURE

## JOURNAL DE MONACO

BEAUX-ARTS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS :  
UN AN. . . . . 12 francs  
SIX MOIS . . . . . 6 »  
TROIS MOIS. . . . . 3 »

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION,  
S'adresser, franco, à M. CHARLES DE LORBAC, rédacteur  
en chef, et pour l'administration, au Gérant, à  
Monaco (Principauté).

ANNONCES. . . . . 25 cent. la ligne  
RÉCLAMES. . . . . 50 »  
FAITS MONACO. . . . . 4 franc »

### OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES A MONACO, DU 1<sup>er</sup> AU 8 AOUT.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère
	8 heures	2 heures	6 heures			8 heures	2 heures	6 heures	
1 <sup>er</sup> Août	20 »	21 5	19 5	beau	5 Août	19 »	20 »	17 5	Beau
2 Août	20 5	22 »	20 »	id.	6 Août	20 5	21 »	18 »	id.
3 Août	19 5	21 »	19 »	id.	7 Août	21 »	22 »	20 «	id.
4 Août	18 3	20 5	19 »	id.					

#### LE PAUVRE DE MONACO.

*Je vais dormir avec le ciel bleu sur ma tête,  
Je suis heureux ainsi !.....*

(VICTOR HUGO—Ruy-Blas).

Un pauvre ! voilà un mot qui sonne mal dans un siècle où tout est admis excepté la pauvreté.

Allez donc aujourd'hui dire devant quelqu'un : pauvreté n'est pas vice, et soyez sûr que comme Dufresny, il y a tantôt deux siècles, il répondra : C'est bien pis !...

Pourtant qu'on se rassure. Ce n'est ni sur le parvis d'une église, ni au détour d'une forêt, que je prendrai le modèle qui va poser sous nos yeux ; il ne vit pas de ses plaies, pour me servir de l'expression énergique de M. de Châteaubriand, et ce n'est point avec une espingole qu'il stimule la pitié des passants.

Le pauvre de Monaco porte fièrement ses haillons ; il marche la tête haute, le jarret tendu, étalant bravement en plein jour, aux rayons d'un soleil magnifique, des vêtements en lambeaux :

*« Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,  
« Drapant sa gueuserie avec son arrogance !*

Un sang espagnol coule assurément dans ses veines, sous cette peau halée par le ciel du midi. Il a pris au sérieux ces paroles de Frédéric-le-Grand : « le dernier des mendiants est un homme comme le roi. »

La délicieuse promenade St-Martin est le séjour bien-aimé de notre pauvre ; c'est là qu'il erre en philosophe au milieu des cactus et des aloés gigantesques, admirant la riche végétation qui l'environne et l'immensité de la mer. Chaque fois qu'on le rencontre c'est une rêverie qu'on interrompt ; alors il vient à vous, le sou-

rire sur les lèvres, saluant avec la même grâce l'homme qui passe et celui qui lui donne.

Seulement les gens du pays le connaissent ; jamais la main du pauvre de Monaco ne se ferme sur une aumône de moins de quatre sous.

A un étranger qui lui tendait un sou il répondit un jour :

— Bien obligé, mon bon Monsieur, on voit que vous ne savez pas qui je suis ! questionnez, on vous l'apprendra.

C'est en effet bien convenu, parfaitement arrêté d'avance, le pauvre de Monaco n'accepte pas la monnaie de billon ; qu'on se le dise ! La pauvreté mène quelquefois à l'orgueil, a dit Marmontel.

La paresse ni l'inconduite n'ont amené cet homme à la mendicité. Né d'un père qui ne possédait pour tout bien que ses deux bras et

un robuste appétit, quelques infirmités corporelles, légalement constatées, l'ont empêché depuis sa jeunesse de se livrer au travail ; Mais personne ne se souvient de l'avoir vu dans un état d'ivresse. Aussi le nombre est grand de ceux qui s'intéressent au pauvre de Monaco. On lui fait une véritable petite rente ; du moins c'est ainsi qu'il l'entend, écoutez plutôt ce qu'on raconte à ce sujet :

De temps immémorial M. Trois Etoiles donne au pauvre huit sous toutes les semaines ; l'année dernière après une absence de trois mois, il arrivait à Monaco lorsque notre homme vint chez lui :

- Monsieur a fait un bon voyage ?
- Merci, mon ami, excellent.
- La santé a toujours été florissante ?
- Parfaite.
- Ah ! je languissais bien de vous revoir !

Les temps sont durs, allez ! mon paletot était déjà bien usé quand vous êtes parti et n'était M. G. qui m'a donné le sien,

*Sans lui j'irais tout nu, ce qui serait fort laid, Me voyant sans habits, dans la rue, en décembre, La chose le trucha.*

— Tien, prends cette vieille culotte et puis voilà tes huit sous ; tu reviendras, comme par le passé, en chercher autant chaque semaine.

— Oui, très-bien pour l'avenir ; mais nous avons aujourd'hui un arriéré à régler !

— Comment donc un arriéré ?

— Mais un peu, s'il vous plaît ! trois mois ça fait douze semaines ; à huit sous l'une, ce serait 96 sous que vous me redevriez ; mettez quatre sous pour les intérêts et donnez-moi cinq francs nous serons quittes !

Il fallut en passer par là. Le compte était plaisant, mais comment résister à ce ton d'assurance ? Peste quel financier que ce descendant des *Gueux contrefaits* de Callot !

Et maintenant : la main du pauvre est la bourse de Dieu, disent les cœurs généreux ; lorsque dans vos promenades sous les pins odorants de St-Martin vous apercevrez, au milieu des géraniums en fleurs, la figure pâle et bronzée du pauvre de Monaco, sa longue barbe noire parsemée de fils d'argent, fruit d'une vieillesse précoce, allez donc à lui sans hésiter et tendez-lui fraternellement votre aumône. Cet homme souffre et nul ne l'entend se plaindre !

Seulement, si jamais vous faites une absence, n'oubliez pas au retour que quelqu'un en a compté les instants et que les frais courent pour vous à dater du jour du départ.

CHARLES DE LOBAC.

## CAUSERIES

### M. VERDI.

Une vérité. — Délimitation. — Essais de critique. — Autrefois et aujourd'hui.

A Madame C\* de V\*.

L'exercice du génie est l'immolation d'une âme au bénéfice de la société.

Cette vérité qui compte, hélas ! pour preuves si douloureusement éclatantes, Beethoven toujours en rébellion avec la vie positive, Mozart dont la vie n'est qu'une longue fièvre, l'infortuné Weber, Hérold, enfin tout ce qui, peintre, musicien, sculpteur ou poète, a fait planer l'infini de son cri déchirant sur le monde de la pensée, cette vérité est la barrière qui sépare la pléiade des gloires d'autrefois du tourbillon des renommées d'aujourd'hui ; la proclamer, c'est mettre à leur distance respective ceux qui ont été jadis martyrs sous sa bannière et ceux qui en sont les déserteurs. — Disciples frivoles, ces derniers, qui oublient leurs prédécesseurs au milieu des distractions sensuelles que leur intelligence s'use à acquérir.

Cette délimitation établie, et les conséquences naturelles en apparaissant à votre esprit, je suis à l'aise pour essayer d'apprécier M. Verdi dans ses qualités et ses défauts.

M. Verdi n'est en rien l'homme de la tradition. C'est exclusivement l'homme de son époque, l'homme du milieu où il a vécu. — Ses qualités consistent dans le sentiment des effets dramatiques, dans un nombre assez restreint mais précieux d'idées mélodiques originales, dans une fougue passionnée, l'instinct du rythme la combinaison des morceaux d'ensemble. — Ses défauts, plus considérables que ses qualités mais qui ne peuvent être bien sentis que des intelligences musicales dont l'éducation est faite, sont la violence habituelle du style, l'absence d'imagination et de grâce, une harmonie pauvre, une instrumentation abrupte, dépourvue de variété, une grande uniformité dans la combinaison des effets. Lisez les partitions de *Nabucco*, son meilleur ouvrage, de *I Lombardi*, d'*Ernani*, *I due Foscari* et *Luisa Miller*, vous les y retrouvez invariablement.

La nature même de ses défauts lui assurait de nombreux succès vis-à-vis du public ; mais son individualité d'homme, facile à saisir dans ses travaux d'artiste — et qu'on y sent des plus honorables ailleurs — y cherchait plutôt la réalisation consciencieuse d'un bien-être prompt et positif, qu'une célébrité d'école comme celle qu'ont voulu lui créer des enthousiastes ignorants, en en faisant l'apôtre d'une révolution musicale. En le plaçant si haut, la critique n'a fait que provoquer la contre partie de ses éloges, et M. Verdi s'est vu taxer de mélodramatisme absolu.

A mon avis, son talent, — son génie, si vous voulez, — ne méritait ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Si je dois, toute fois, préciser mon jugement, je dirai qu'en effet c'est vers cette pente qu'il semble se laisser entraîner dans ces derniers ouvrages, et j'en excepte pas sa partition la mieux accueillie, le *Trovatore*, dont le libretto est à lui seul un choix funeste auquel on peut appliquer cette épigramme d'un critique vénitien :

*Auditori, vi accorgo che aspettate  
Che nuova della pugna alcun vi porti ;  
Ma l'aspettate in van, son tutti morti !*

Il y a dans le *Trovatore* des éclairs, des ténèbres sans fin, et j'ai le regret d'avoir à dire le premier, à propos du fameux *miserere*, que l'ombre de Spontini (acte 3, marche de la Vestale au supplice) a dû reconnaître cette scène tant vantée.

Le caractère général de cette partition, desti-

née selon les partisans de M. Verdi à le poser en dernier ressort, est, au contraire, assez difficile à préciser au milieu des inégalités sans nombre qu'elle comporte, de son style tendu, heurté et court, de ses rythmes ingénieux mais tourmentés, pour qu'il soit impossible de lui assigner un rang comme production absolue de l'art.

M. Verdi y méconnaît comme dans ses autres ouvrages une grande vérité. Il n'y recherche point l'art de développer une idée, de l'enrichir d'images accessoires, de ce superflu de la poésie que Voltaire trouvait si nécessaire à la vie. Cette vérité dramatique dont on lui fait sa gloire, Gluck, Jomelli, Mozart, Weber, Spontini, Rossini lui-même ne s'en sont pas moins préoccupés que lui, mais tous ont compris qu'elle serait la négation même de l'art si on la dépouillait des ornemens de la poésie.

— Dans le *Roi Léar*, une fille du roi refuse à son vieux père déchu ce superflu de l'existence auquel il est habitué depuis longtemps, il répond à cette fille dénaturée : « Les besoins ne se raillent pas, il n'y a pas un mendiant qui n'ait du superflu. N'accorde à la nature que ce que la nature demande et tu ravales l'homme au niveau de la bête. »

C'est la réponse qu'on doit faire à ces réalistes impuissants qui voudraient ravalier l'art au niveau de la vérité prosaïque, et qui saisissant au passage les tendances involontaires de M. Verdi lui ont crié à tue-tête : « Arrêtez-vous là, le reste est inutile, le réel seul est le vrai. »

L'art, au contraire, n'est plus l'art s'il n'est l'expression de la vérité choisie.

De tout ceci, cependant, il ne faudrait pas trop conclure en défaveur de M. Verdi. L'absence de toute tradition dans le milieu où il s'est formé et le fol engouement dont on y a salué ses premières œuvres, l'ont trompé. Aujourd'hui dans toute la maturité de l'âge et du talent, (M. Verdi est né à Bassetto le 9 novembre 1814) il peut trouver la vraie voie de son avenir.

Mais qu'il y songe, car une plume d'une autre portée que la mienne, celle d'Alphonse Karr, le grand redresseur, a dit de lui :

« L'Italie — une des deux patries de la musique — s'est prise d'engouement pour un faux musicien appelé M. Verdi, un homme qui écrit des bruits sur du papier et donne cela à crier à des chanteurs bien vite égossillés, éraillés, fêlés..... »

Savez-vous pourquoi, Madame, tant d'intelligences le trouvent si tard, — quand elles le trouvent, — cet avenir ?

Autrefois l'artiste pauvre et exténué dans sa mansarde, le visage pâli sur l'œuvre chérie de ses veilles, sentait une voix lui crier au dedans de lui : « Travaille ; l'âme de l'artiste, c'est la voix des harmonies de la nature, que chaque cataclysme épanouit et colore, et dont les vents d'orage ne fatiguent la tige que pour en exciter les mystérieux parfums. »

Et convaincu sans orgueil de cette vérité dont il se faisait une religion, le pauvre prédestiné écrivait ses douleurs sublimes, travaillant jusqu'à la mort, que Dieu hâtait ou retardait selon ses vœux.

Aujourd'hui, il n'y a plus de mansarde, il y a peu d'artistes, et presque tous, effrayés des

doigts de fer de la misère, sacrifient au Dieu du jour, à regret souvent, avec succès presque tous les jours.

Que faire à cela, sinon le déplorer et fortifier ainsi quelque âme d'élite dont le jour n'est pas venu, et qui souffre méconnue !...

EUSÈBE LUCAS.

## CHRONIQUE LOCALE

Le Vice-Consul de France a l'honneur de prévenir les français résidant à Monaco qu'un *Te Deum* sera chanté le dimanche 15 août à l'issue de la grand' messe en l'honneur de la fête de S. M. l'Empereur des Français.

Au nombre des anciens officiers français résident dans la Principauté auxquels le Vice-Consul a remis la médaille de Ste-Hélène nous avons omis M. Sigaldi, ex-capitaine de cavalerie.

## HISTOIRES DE TOUS LES JOURS (\*)

### LÉONIE

#### IV.

« Caunteretz, septembre.

« Tout est fini... Elle est partie... Pourquoi suis-je encore ici ? Je n'en sais rien. Pourquoi irais-je ailleurs ? Je ne dois plus la voir.

« Depuis quelque temps, elle était encore plus affectueuse avec moi ; elle me parlait sans cesse de la nécessité de me créer une position par mon travail. Son caractère me paraissait changé ; elle ne riait plus. Avant-hier nous sommes sortis ensemble après le dîner. Le comte de Chalzy m'aimait et me confiait volontiers la baronne, qu'il traite plus en jeune fille qu'en femme.

« Un pressentiment douloureux me serrait le cœur. Malgré les tentatives de la baronne, notre conversation se réduisait à quelques monosyllabes. Après avoir longtemps monté une côte escarpée, nous nous assimes au-dessus d'un ravin. Un morne silence régna longtemps entre nous.

« — Vous partez demain, dit enfin la baronne.

« J'eus un instant l'idée de la pousser dans le torrent qui grondait sous nos pieds et de m'y précipiter après elle. Je ne répondis rien ; nous évitions de nous regarder.

« Au bout d'un quart d'heure, M<sup>me</sup> de Rambert murmura d'une voix étouffée : — Mon père a un fils, un fils unique qu'il n'a pas consenti à recevoir depuis six ans, parce qu'il a épousé la fille d'un professeur de dessin.

« Ah ! mon ami, je compris pour la première fois en cet instant ce que valent la fortune et les titres. Je compris pourquoi une puissance invincible m'avait empêché de prononcer le mot d'amour toutes les fois que de mon cœur il était monté à mes lèvres. Moi pauvre, inconnu, d'une naissance obscure, pouvais-je proposer à la baronne de Rambert, à l'une des reines de Paris par la richesse et la beauté, d'être ma femme sans autoriser les plus ignobles soupçons, sans me couvrir de honte ? Et pouvais-je dire à cette femme, libre de disposer d'elle-même : — Soyez ma maîtresse ?

« J'éprouvai en ce moment un transport inouï de colère et de rage. Je vis dans la conduite de M<sup>me</sup> de Rambert la plus effroyable coquetterie, la cruauté la plus raffinée. pourquoi tant de

soins, tant d'efforts pour rendre la vie à un cadavre, si elle devait m'abandonner dès qu'elle aurait ranimé en moi la faculté de souffrir ? Avait-elle voulu se procurer la gloire d'une résurrection ?

« Je me retournai vers M<sup>me</sup> de Rambert. Le regard dont je l'enveloppai dut être terrible ; mais ma colère tomba devant l'expression triste et douce de son visage, qu'éclairaient les dernières lueurs du crépuscule. — Je ne suis rien, je ne serai probablement jamais rien, pensai-je. Quelle gloire, quel triomphe de vanité puis-je donner à une femme ? — Et mon cœur se gonfla de reconnaissance.

« La nuit était venue, M<sup>me</sup> de Rambert se leva et prit mon bras. Je me croyais malheureux en ce moment... Malheureux ! Elle était près de moi, j'entendais sa respiration agitée ; son bras tremblait sous le mien... Il tremblait, j'en suis sûr. Nous arrivâmes à la porte de son hôtel sans prononcer un mot ; là, emporté par un sentiment plus fort que ma volonté, je pris sa main et je la pressai longuement contre mes lèvres.

« M<sup>me</sup> de Rambert ne la retira pas ; elle me regardait. Je crus voir des larmes dans ses yeux.

— Vous viendrez dire adieu à mon père, me dit-elle. Puis elle entra.

« Son regard m'avait rendu fou. Je fus un instant convaincu que le comte de Chalzy allait m'offrir la main de sa fille. Une heure plus tard, j'étais chez lui. Il prit congé de moi avec une bienveillance charmante, et m'engagea à venir le voir à Paris. M<sup>me</sup> de Rambert ne parut pas. Pendant la nuit, j'espérais encore. Quoi ? Je ne sais.

« Et le lendemain, rien, plus rien au monde. Elle était partie. — Paul, je n'avais pas encore souffert... et pourtant, crois-moi, je ne m'abuse pas, cette femme m'aime ;... mais elle en rougit sans doute... Elle aussi !... Oh ! les femmes du monde ! »

« Paris, janvier.

« Te souviens-tu, Paul, qu'il y a huit mois, quand tu t'efforçais de me guérir, je te répondais : La vie est impossible ? Il n'y a en ce monde que des courtisanes et des ménagères ; les unes me dégoutent, les autres m'ennuient. — Tu ne discutais pas avec moi, tu comprenais que j'étais trop malheureux pour être juste ; mais tu murmurais tout bas : — « Il y a aussi des femmes. »

« Tu avais mille fois raison, il y a des femmes, des êtres qui ont de plus que nous la pureté, le dévouement et la beauté.

« Il est une heure du matin, la pluie tombe à larges gouttes sur mon toit ; c'est une des nuits les plus lugubres qui aient jamais enveloppé Paris, je suis seul dans ma mansarde, et pourtant la joie déborde en mon cœur... Après lui avoir écrit, j'ai encore besoin de crier mon bonheur.

« Comment ai-je passé les deux mois qui ont séparé son départ de Caunteretz du jour où je l'ai revue ? Ne me le demande pas. Je sais seulement qu'il n'y avait plus pour moi ni présent, ni avenir, ni jour, ni nuit. Quelquefois je passais des journées entières sans me lever ; à quoi bon ? Souvent je restais jusqu'au matin dans mon fauteuil. Partout le chaos, le froid, les ténèbres. J'étais depuis un mois à Paris quand je reçus un billet d'elle. Il ne contenait que ces mots : « Pourquoi ne venez-vous pas nous voir ? » Je répondis : « C'est impossible ! » Puis je retombai dans ma douloureuse léthargie.

« Enfin un soir, le 4 décembre, la porte de ma mansarde s'ouvrit : c'était elle, elle toujours belle, mais pâle et amaigrie. Elle vint vers moi,

me prit les deux mains et me dit lentement : — Je vous aime, m'aimez-vous assez pour consentir à m'épouser ?

« Il y a des émotions au-dessus des paroles. Une heure plus tard, je sanglotais encore à ses pieds. Elle me souriait à travers de douces larmes.

« — Notre mariage ne peut avoir lieu maintenant, disait-elle : je me dois à mon père, je ne veux pas affliger ses derniers jours ; mais je ne puis pas non plus vous laisser mourir, continua-t-elle avec un regard que je vois encore, que je verrai toujours. Si je suis coupable, Dieu me pardonne, j'en suis sûre.

« Puis elle me raconta sa vie depuis notre séparation, mon ami ; elle avait autant souffert que moi ! Trois fois elle était venue jusqu'à ma porte sans trouver le courage de monter à ma mansarde. — J'ai à présent le droit de commander, me dit-elle en me quittant ; je veux que vous ayez écrit plusieurs nouveaux chapitres de votre ouvrage la première fois que je viendrai ici.

« La nuit même je travaillai.

« Vous avez tous fait honneur à mon énergie, à la toute-puissance de ma volonté, du réveil soudain de mon intelligence, des rapides succès que j'ai obtenus. Ma volonté, c'était elle ; mon talent, elle encore. C'était son nom qu'on aurait dû jeter à la foule au lieu du mien. Elle m'avait aimé obscur, inconnu, dédaigné ; ne lui devais-je pas d'illustrer le nom qu'elle voulait porter ?

« Anna a fait des efforts inouis pour me faire quitter ma mansarde. — Puisque je suis riche, vous l'êtes aussi, me dit-elle souvent ; refuser de partager avec moi, c'est me prouver que vous ne me considérez pas comme votre femme. Vous tenez donc bien à rester libre.

« Jusqu'ici j'ai résisté : je ne veux pas quitter la mansarde où elle m'a dit pour la première fois qu'elle m'aimait.

« Je vais souvent chez le comte de Chalzy. Ce vieillard m'aime et jouit en père de mes triomphes ; il me haïrait, si sa fille portait mon nom. J'ai quelquefois des remords en songeant que son affection repose sur une erreur ; mais pourrait-on sans crime troubler une existence si près de s'éteindre ? Tous les ans, le comte va passer quelques mois d'hiver chez un ami qui possède un château près de Nice. Pendant ce temps, Anna est libre ; nous nous enterrons alors au fond du faubourg Saint-Jacques, sous le nom de M. et M<sup>me</sup> Benoit. Une cousine d'Anna, mariée à Berlin, est dans notre confidence ; le comte croit sa fille chez elle.

« Avec quelle joie nous entrons dans notre prison (c'est vraiment une prison pour Anna !) avec quel désespoir nous en sortons ! C'est là que je travaille, là que ma pensée s'élève, là surtout que mon âme se purifie et s'éclaire. Dans les luttes d'intérêts, dans les tiraillements de toute sorte, les mille complications de la vie des hommes, le sens moral se trouble toujours plus ou moins, la délicatesse s'émousse ; mais l'âme d'Anna est un sanctuaire. Quand cette chère compagne a dit : « C'est bien, c'est mal, » c'est comme si Dieu avait parlé. Paul, je suis bien heureux ! »

MAX. VALREY.

(La suite au prochain numéro.)

E. LUCAS, Rédacteur — Gérant.

(Imp. Pelraux et C<sup>o</sup> à Monaco (Principauté))

(\*) Voir les numéros 4, 5, et suivants de l'Éden

# VILLE DE MONACO

## FÊTE PATRONALE DE SAINT-ROMAN

DIMANCHE 8, et LUNDI 9 Août, 1858.

### PROGRAMME DES JEUX ET DES PRIX

**TIR à la CIBLE** (Prix unique) UN TRÈS BEAU FUSIL DE CHASSE A 2 COUPS  
**BIGUE sur l'eau** (Prix unique) UNE JOLIE MONTRE EN ARGENT GUILLOCHÉ  
**COURSES DE BATEAUX** (1<sup>er</sup> Prix) UN BEAU MOUTON

» » (2<sup>me</sup> Prix) UN DINDONNEAU

**Saut du Bouc** (un pantalon); **Tir au Coq** (un Coq); **Jeux d'Enfants** (un lapin);  
**Courses d'Enfants** (Deux poulets); **Promenade des prix** — **Concert** — **Ballon**  
**Feu de joie** — **Fusées** — **Illuminations.**

### BAL CHAMPÈTRE

Samedi 7 Août, à 8 heures du soir.

Annonce de la fête par une salve d'artillerie — Feu de joie — Fusées  
 Promenade des Prix.

Dimanche 8 août.

à 7 heures du matin SALVE D'ARTILLERIE

à 8 heures du matin

**OUVERTURE DU TIR A LA CIBLE**

à 1 heure après-midi

**PROMENADE DES PRIX**

à 2 heures

**CONCERT INSTRUMENTAL PAR L'ORCHESTRE DU CASINO**

à 4 heures

**OUVERTURE DES JEUX NAUTIQUES**

**COURSES DE BATEAUX**

**BIGUE SUR L'EAU**

à 7 h. du soir **ASCENSION D'UN BALLON**

**Illuminations — Fusées**

**BAL CHAMPÈTRE**

(Sur la Place du Château)

Lundi 9 août

à 8 heures du matin

**CONTINUATION DU TIR A LA CIBLE**

à 9 heures du matin

**TIR AU COQ**

à 1 heure après-midi

**PROMENADE DES PRIX**

à 2 heures.

**CONCERT INSTRUMENTAL**

par l'Orchestre du Casino

à 4 heures.

**SAUT DU BOUC — JEUX D'ENFANTS**

**COURSES D'ENFANTS.**

à 8 heures

**ILLUMINATIONS**

**BAL CHAMPÈTRE**

(Sur la Place du Château)

A cette occasion Dimanche 8 Août

### PROMENADE DE PLAISIR A MONACO

Le Bateau à vapeur **LE DANTE** capitaine Crocco partira de Nice (le temps le permettant) à **11 heures du matin** pour se rendre à Monaco d'où il repartira à **9 heures du soir.**

**Prix de la Promenade 3 fr. (Aller et retour)**

Pendant la traversée une **MUSIQUE A BORD** exécutera plusieurs morceaux.

### RESTAURANT NOGHÈS

Rue du Tribunal.

Ce restaurant offre à MM. les voyageurs tout le confort désirable,

SERVICE A LA CARTE ET PENSIONS DEPUIS 50 FR.

Chambres Garnies.

A MONACO

### HOTEL ET RESTAURANT DES VOYAGEURS

Cet hôtel tenu par Claude Olivier est situé dans la grande rue de Monaco.

### LOCATION DE PIANOS

DES PREMIERS FACTEURS DE PARIS

S'adresser à M. HERMANN, chef d'orchestre du Casino.

A MONACO

### HOTEL DES ÉTRANGERS

TENU PAR GAZIELLO ANGE.

Bureau de l'Omnibus de Monaco à Nice.

**Chaussures en tout genre.**

**P. GINDRE**

Grande rue, maison Gindre.

**BAINS DE MONACO**

SOCIÉTÉ JOUISSANT DES MÊMES PRIVILEGES QUE BADEN-BADEN, WIESBADEN, HOMBURG, ETC., ETC.

Les Salons du Casino de la place du Château sont ouverts tous les jours de 10 h. du matin, à 11 h. du soir.

SALLES DE CONCERTS, DE BAL, DE CONVERSATION, DE LECTURE ET DE JEUX.

**JOURNAUX DE TOUS LES PAYS.**

Tous les soirs à 8 heures Concert par un orchestre composé d'artistes de Paris, sous la direction de M. HERMANN.

Tous les jours à 8 heures du matin départ de l'Omnibus de Nice à Monaco. — S'adresser aux Messageries Générales, Hôtel des Étrangers

**TYPOGRAPHIE**

LITOGRAFIE ET TAILLE-DOUCE

**PELERAUX et COMP.**

Imprimeurs de la Société des Bains, A MONACO

Spécialité pour étiquettes gaufrées, et étiquettes chromo.